

Construction de l'identité d'écrivain – une étude sur Marin Preda et Jean-Paul Sartre

Raluca Cristina Sarău

Abstract: *The article aims at analysing the writer's identity construction in Marin Preda's *Life as a Pray* and Jean-Paul Sartre's *The Words* novels. Both novels deal with the creation and crisis of the literary vocation. *Life as a Pray* narrates the writer's literary debut, in quest for a personal literary identity: memories, portraits of contemporary writers, writings and the cultural and political climate of the early fifties; other episodes approach the dimensions of fictional literature, the narrator playing the part of a common character. The novel is structured by two fundamental elements: the father who guides the process of his son's moral upbringing and the books whose influence becomes crucial in shaping the intellectual conscience. Both elements are required for the understanding of past experiences and the search for honest existential answers. *The Words* is an autobiographic novel that describes Sartre's first years of life while living with his mother and grandparents. For Sartre, the literary act started from an innocent act of imposture. He started writing in order to please his grandfather and thus discovered the passion of the confession, of the words, of reading and writing, the unstoppable drive which eventually lead him to become an illustrious writer.*

Keywords: *Marin Preda, Jean-Paul Sartre, identity construction, memories, confessions*

« **L'**aventure de ma conscience commença un jour d'hiver quand une certaine mésaventure me fit comprendre, soudainement, que j'existais. » [Preda, 2010 : 27] La première phrase du volume de confessions *Viața ca o pradă*, phrase mémorable et point de départ de nombreuses exégèses critiques, est édicatrice pour les valeurs défendues par l'écrivain Marin Preda : tout d'abord, « la haute incendie de la conscience » [Preda, 2010 : 70], dimension constante et profondément humaine de sa vie et de sa création, ensuite « l'aventure », qui attire l'homme avec son incertitude et son inconnu.

Couronné par le Prix de l'Union des Ecrivains, le roman *Viața ca o pradă* n'est ni un livre de mémoires proprement dit, ni un roman de

formation ; il présente les étapes de son évolution comme écrivain, des passages d'une biographie intérieure et des aspects spécifiques à la vie littéraire et culturelle de l'époque : « Mais moi, je ne veux pas raconter mes souvenirs ; il y a des choses que je contemple, aujourd'hui encore, avec un sentiment d'inquiétude que tout cela aurait pu, pourtant, ne pas m'arriver et alors la lumière qui les accompagne, à présent, dans le souvenir, n'existerait pas... » [Preda, 2010 : 29].

L'auteur considère son livre l'effet d'une « vague de jeunesse inattendue » [Preda, 1989 : 501], une euphorie comme celle ressentie à l'âge de vingt ans. C'est ce qui explique comment ce livre qui remémore le début littéraire de l'écrivain, des souvenirs, des portraits d'écrivains connus, ou tout simplement de la littérature de fiction, de petites narrations où le narrateur est un personnage comme les autres, a pu être écrit si vite, en 1977, en trois mois seulement. L'écrivain, âgé de 55 ans, était à l'apogée de sa carrière. C'est juste à ce moment-là, si propice, avoue Marin Preda, qu'il peut parler de son début littéraire, ni plus tôt ni plus tard, car « une certaine expérience m'a fait voir qu'on ne pouvait pas compter sur la force d'écrire qu'on pourrait avoir plus tard. [...] Personne ne peut savoir si le soi-disant âge des mémoires le trouvera, sans faute, en pleine force créatrice et tout à fait lucide. » [Preda, 1981 : 25]

Dans ce sens, préoccupé par le moment le plus convenable pour écrire, dans l'article *Quand nous écrivons le meilleur livre*, Marin Preda apprécie certains écrits sartriens, les accompagnant pourtant d'une fine ironie :

Un écrivain ne s'arrête jamais à un certain niveau de sa création, pur descendre après et rédiger calmement des livres médiocres. En réalité, on ne sait jamais ce qui peut arriver. Par exemple, il y en a qui considèrent que ce n'est qu'à 60 ans que J. P. Sartre écrivit son meilleur livre, *Les Mots*. Pendant plus de vingt ans, son nom se lia à des œuvres qui permettaient à n'importe qui d'avoir le droit de considérer sa carrière achevée. Comme par exemple le recueil de récits *Le Mur*, la pièce *Les Mouches* (que je mets à côté de la Phèdre) et le roman *La Nausée*, sans parler des années 46 d'après la guerre, quand pour défendre ses idées, les gens étaient à même de se battre en duel. [Preda, 1981 : 195]

A la question pourquoi il n'a pas raconté dans son livre, en détail, toutes les circonstances essentielles ou troublantes pour lui ou pour la littérature roumaine, Preda répond brièvement : « Mon cher, je n'écris pas de mémoires ! *Viața ca o pradă* n'est pas un livre de mémoires,

c'est un livre sur moi. » [Ungheanu, 1982: 30] Il explique que son intention n'était pas de nommer tous les écrivains connus ou les personnalités de l'époque car il n'avait pas l'intention de rédiger un rapport, il ne voulait pas offrir des modèles d'érudition pour accabler ainsi ses nombreux lecteurs fidèles. Soucieux de répondre à leurs attentes, il affirme qu' « on cherche dans un livre quelque chose d'*ineffable* qui tient à une essence cachée, plus exactement à l'essentiel de la création, de son mystère. » [Preda, 2010 : 284]

« Le livre est structuré par deux éléments importants : le père qui influence profondément le processus de sa formation morale et les livres qui contribuent à mieux définir sa conscience intellectuelle. » [Grigor, 2002 :91] Attiré dès l'enfance par la littérature, il puise dans l'univers des classiques français, Balzac, Stendhal, Hugo et se passionne pour les grands écrivains russes Tolstoï et Dostoïevski; ses lectures s'enrichissent avec la philosophie de Descartes et Voltaire. Tous lui serviront de modèles littéraires. A la recherche d'une réponse aux questions fondamentales de la vie, les livres offrent des réponses ou des solutions aux lecteurs avertis

Sans les comprendre, ni bien ni totalement, les grandes œuvres nous répondent à une question qui s'insinue à l'âge de la quête de l'idéal : Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qu'une conscience ? Ce sont toujours les livres qui nous aident à nous mieux connaître, à réagir à la perte des libertés civiles ou intérieures, au choc brutal de la vie et nous apprennent comment on peut devenir par hasard ou par l'absence d'une opposition morale, le jouet et puis la victime des circonstances [...]. [Preda, 2010 : 101]

Sous l'influence de Descartes, l'écrivain se fie à la valeur absolue de la raison : d'un côté, la vérité découvre l'homme réel, de l'autre, l'homme est une réalité qui découvre la vérité. On se confronte ainsi à un paradoxe, devant ces deux situations en opposition : la première envisage l'homme dans une position modeste, mais lui offre la possibilité de se surpasser, tandis que la deuxième situe l'homme, doué d'une force inestimable, sa capacité de comprendre, au centre de l'Univers. Réfléchissant aux *Dialogues* de Descartes l'écrivain croit fermement à « la raison grâce à laquelle nous pouvons découvrir la lumière qui nous donne des ailes ... » [Preda, 2010: 137]

Les questions fondamentales qui fondent le code esthétique de Marin Preda, illustrées magistralement dans le volume, sont : « Quoi écrire ? », « Comment écrire ? » ou « Quelle est la voie, en quelle

formule peut-on écrire sur la vérité de la conscience ? » [Spiridon, 2009 : 27] Son option fondamentale s'inscrit dans le registre éthique. L'essentiel de son écriture est l'importance qu'il prête à la signification morale.

Dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, analysant la situation des écrivains en 1947, Sartre cherchait des réponses à des questions pareilles : « Que signifie écrire ? », « Pourquoi écrire ? », « Pour qui écrire ? » Il demande aux écrivains contemporains d'inscrire leurs œuvres dans l'Histoire pour contribuer ainsi au changement de la société. Sartre voulait sauver l'homme de la solitude et de son inutilité par l'action, car pour lui, au-delà du désespoir il n'y a que l'engagement politique. Sans être impliqué politiquement, l'écrivain roumain se demande si l'œuvre artistique n'est pas une victoire de l'artiste sur les « sacrées questions insolubles » du temps et y voit le pouvoir de l'art de triompher de l'absurde existentiel.

Marin Preda trouve les mots justes pour décrire les étapes de la prise de conscience de son devenir en tant qu'écrivain : « Les mots que les gens prononçaient me rendaient muet et fasciné. Je suis devenu écrivain, découvrant la force magique du mot ; à l'âge de dix-sept ans j'ai essayé de leur trouver une place sur le papier [...] je découvris alors la force du mot qui me dévoila d'un coup comment l'homme pouvait penser simultanément à deux choses complètement opposées. » [Preda, 2010: 44]

Pour mieux comprendre et décrire l'âme, le jeune écrivain se rend compte, après la lecture de Tolstoï, qu'il n'y a pas seulement les mots qui expriment l'âme humaine mais que le monde, la nature, le milieu social, les objets et les animaux qui l'entourent, la représentent, la cachent ou l'expriment, pareillement aux mots, d'une façon mystérieuse ou claire et raisonnable. Ce qui est important pour l'écrivain est de réussir à trouver ce qui lui convient du point de vue artistique, ce qui l'a marqué, fatalement, à un moment donné de sa vie. C'est ce dont il peut écrire et ce qu'il peut rendre le mieux. [Preda, 2010: 285]

A la quête de son identité d'écrivain, le prosateur se confronte à des questions difficiles : « Quoi écrire ? », « Quel roman je voulais pourtant écrire ? ». On ne peut pas imaginer de questions plus difficiles pour un écrivain, convaincu que son devoir est de parler de quelque chose d'unique. « Pourquoi écrire, voilà une question que je ne me posais pas du tout. [...] La fascination pour le mot l'empêche de l'utiliser au hasard, sans un but et sans grâce divine. Ecrire à la manière de Dostoïevski n'est pas original, à la manière de Zola est

ennuyant. N'y avait-il plus rien à écrire? Mon impasse est évidente. » [Preda, 2010: 151]

De nombreuses pages présentent les efforts de l'écrivain pour découvrir sa vocation littéraire, pour définir son propre style ; l'inspiration est définie comme « le désir irrésistible et inconscient de sortir du réel et de retourner dans un monde de l'imagination auquel on se fie jusqu'à croire qu'il est tout à fait réel, on n'en ressort pas et on raconte aux autres ce qu'on y voit... Elle est aussi un voyage à l'extérieur et à l'intérieur, dans la profondeur de la vie humaine». [Preda, 2010: 43] « Les idées n'arrivent, hélas, à mon gré », se confesse amèrement Marin Preda. « Une inertie inexplicable de la raison les empêche souvent de prendre corps, de jaillir comme des idées actions. Je ne savais plus que faire.» [Preda, 2010: 206] A la recherche de l'idée clé, le prosateur traverse des moments d'impasse, d'hésitation et de doute et pense même à renoncer à sa carrière d'écrivain.

Nous considérons que ce roman est une démonstration parfaite du fait que « vrais sont les sentiments, fictions sont les circonstances ». Ses significations profondes ne se retrouvent pas dans les événements vécus, quelque inhabituels qu'ils soient, mais dans la manière dont la conscience de l'écrivain et son art arrivent à les transposer en écrit.

En 1977 l'écrivain déclarait dans une interview prise par Mircea Vaida [Sasu, 1986 :1217] qu'il avait l'intention de continuer son roman puisque les événements déjà présentés s'arrêtaient en 1955, l'an de l'apparition du roman *Moromeșii* ; il aurait aimé trouver un sujet nouveau, différent des deux thèmes dominants de ce premier volume, son début littéraire et les souvenirs des années d'école.

Parlant de ce roman unique dans la littérature roumaine, Eugen Simion lui trouve des ressemblances dans la littérature française du XX^e siècle et affirme que « *Viața ca o pradă* est aussi un journal, dans le sens des *Mots* de Sartre, sur la naissance de la vocation littéraire et sa crise. Par d'autres aspects, le livre peut ressembler également à la façon de Gide de structurer son journal des *Faux-monnayeurs*, un prolongement de la littérature dans la conscience individuelle et de la typologie livresque dans la vie. » [Preda, 2010: 17]

C'est d'ailleurs ce que Marin Preda affirme dans une interview prise par Mihai Ungheanu dans la revue *Luceafărul* no. 20 de 1981:

Viața ca o pradă est aussi une tentative d'essai sur moi-même à la manière de Sartre dans les *Mots*, ça veut dire expliquer des idées qui se sont formées ou se formaient pour la première fois, événements qui

apparaissaient dans une lumière étrange, que je devais déchiffrer, mais cette ressemblance n'est pas totale. En lisant Sartre, Hemingway, Sadoveanu [...] j'ai compris qu'on peut écrire librement, sans faire de la littérature de fiction, mais aussi sans s'intégrer dans le genre des Mémoires, des souvenirs littéraires, on se laisse ainsi guider par le sentiment, par l'idée qu'ils offrent une signification à la vie et non pas la chronologie. [Preda, 2010: 251]

Dans le roman autobiographique *Les Mots*, publié à soixante ans, l'auteur prête à l'enfant qu'il était naguère, les traits moraux les plus significatifs de l'existentialisme. Ayant l'expérience de toute sa vie, il fait la psychanalyse des souvenirs qui le lient à son enfance passée à Paris accompagné par sa mère et ses grands-parents maternels. Selon certains exégètes, Sartre consacre dix ans de sa vie pour écrire une variante parfaitement ciselée de ce roman qui sera publié premièrement en 1963 dans la revue *Les Temps Modernes* et ensuite à Gallimard. Le livre a deux parties : « Lire » et « Ecrire » où le narrateur raconte son enfance, la découverte magique des mots et l'univers fabuleux des livres.

Très vite, le petit Jean-Paul se passionne pour la lecture de nombreux livres de la bibliothèque de son grand-père ; il commence à écrire lui-même des contes. Ses essais sont encouragés et stimulés par sa famille avec affection et admiration. La bibliothèque immense avec les grands classiques et son grand-père, professeur d'allemand, passionné par la photographie et qui adore son petit-fils, contribuent à son apprentissage de la lecture.

Les livres sont des objets mystérieux, que l'enfant regarde attentivement, friand de les déchiffrer. Il découvre les mots et le dictionnaire, c'est tout un univers. « les livres ont été mes oiseaux et mes nids, mes bêtes domestiques, mon étable et ma campagne; la bibliothèque, c'était le monde pris dans un miroir; elle en avait l'épaisseur infinie, la variété, l'imprévisibilité. » [Sartre, 1972 : 41]

Au rythme de la lecture, les mots se mettent en marche et l'enfant, fasciné, assiste ébloui à leur spectacle. Il lit sans cesse, il s'en fait des amis et se représente soi-même, pareil aux personnages des livres lus : « Je commençais à me découvrir. [...] Je suis né de l'écriture: avant elle, il n'y avait qu'un jeu de miroirs; dès mon premier roman, je sus qu'un enfant s'était introduit dans le palais de glaces. Écrivain, j'existais, j'échappais aux grandes personnes; mais je n'existais que pour écrire et si je disais: moi, cela signifiait: moi qui écris. » [Sartre, 1972 : 131]

La deuxième partie du livre nous présente la nouvelle passion de l'enfant – le fait qu'il commence à faire de la correspondance en alexandrins avec son grand-père. Il s'exerce à re-écrire les fables de La Fontaine ou ses contes préférés, que l'écrivain adulte appelle du « plagiat délibéré », son grand-père désespéré par ce manque d'originalité. L'enfant Sartre parle avec nostalgie des idéaux de son âge, s'imagine écrivain et se compare métaphoriquement avec ses personnages. Il veut à tout prix défendre et sauver l'humanité. Il veut combattre avec « les petits reîtres noirs et véloces, les mots » [Sartre, 1972 : 152]. Le grand-père est inquiet que le reste de la famille encourage le petit Jean-Paul à son âge si fragile, de devenir écrivain et surtout à l'idée qu'il pourrait vivre de l'écrit, et fait tout pour l'en décourager.

Dans les dernières pages du livre, Sartre finit par une profession de foi. Il a accompli ses rêves d'enfance, il est l'adepte de l'engagement politique, fermement convaincu que chaque écrivain doit prendre part activement aux problèmes de son époque :

J'ai désinvesti mais je n'ai pas défroqué: j'écris toujours. Que faire d'autre? *Nulla dies sine linea*. C'est mon habitude et puis c'est mon métier. Longtemps j'ai pris ma plume pour une épée, à présent je connais notre impuissance. N'importe: je fais, je ferai des livres; il en faut; cela sert tout de même. La culture ne sauve rien ni personne, elle ne justifie pas. Mais c'est un produit de l'homme: il s'y projette, s'y reconnaît; seul, ce miroir critique lui offre son image. Du reste, ce vieux bâtiment ruineux, mon imposture, c'est aussi mon caractère: on se défait d'une névrose, on ne se guérit pas de soi. Usés, effacés, humiliés, rencognés, passés sous silence, tous les traits de l'enfant sont restés chez le quinquagénaire. [Sartre, 1972 : 216]

De ce point de vue, Marin Preda partage cette opinion et défend dans toutes les circonstances l'idée que le roman doit s'occuper principalement de la condition humaine. « Tous les œuvres d'esprit contiennent l'image du lecteur auquel ils sont destinés », écrit Sartre dans son essai *Qu'est-ce que la littérature ?* L'écrivain ne s'adresse pas à un lecteur universel, mais à ses contemporains, à ses compatriotes, à ses frères de race et de classe. Une certaine complicité entre l'écrivain et ses lecteurs, des allusions à un contexte social et historique commun permettent de saisir l'image que le texte laisse au lecteur.

Marin Preda lui aussi est très sensible à son public. Dans son opinion, le devoir d'un écrivain est d'écrire, tout d'abord, pour ses compatriotes, sa force créatrice diminuerait si tout d'abord il se souciait d'être traduit à

l'étranger. Il remercie les lecteurs roumains parce qu'ils sont ceux qui créent sa motivation d'écrire et savent le mieux apprécier ses livres. Il leur fait un éloge plein de reconnaissance et rappelle le pacte fait avec eux au moment de sa vie où il a décidé de rester écrivain : ne pas les ennuyer, ne pas leur dire ce qu'ils savent déjà, ne pas transformer son livre dans une simple marchandise. [Preda, 1989 : 145]

Pour Jean-Paul Sartre comme pour Marin Preda, l'oeuvre littéraire n'est pas un jeu de l'esprit, elle vient au monde pour dire quelque chose, pour être utile aux gens qui en ont besoin pour prendre conscience de leurs actions. Selon les témoignages de Eugen Simion, le prosateur avait, lui aussi, la conscience qu'il est l'écrivain de son pays et de son époque. Il fait son devoir et il partage le destin de son peuple. [Simion, 2010 : 185]

Pour Sartre, écrire signifie engager la responsabilité de l'écrivain et lui donner un sens. Selon lui, l'écrivain est en situation dans son époque, chaque geste, chaque mot, même ses silences ont de l'importance : « L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi. Ce silence est un moment du langage ; se taire, ce n'est pas être muet, c'est refuser de parler, donc parler encore. » [Sartre, 2012 : 56] Intellectuel incommode, admiré mais aussi dénigré, Sartre a bâti toute son existence sur le principe de la liberté et de la responsabilité, refusant de croire dans un déterminisme qui aurait pu annuler la liberté à l'initiative de l'être humain.

Bibliographie

- *** *Timpul n-a mai avut răbdare: Marin Preda*, Cartea Românească, București, 1981.
- Grigor, Andrei, *Romanele lui Marin Preda*, Aula, Brașov, 2002.
- Preda, Marin, *Creație și morală*, Cartea Românească, București, 1989.
- Preda, Marin, *Imposibila întoarcere*, Curtea Veche, București, 2010.
- Preda, Marin, *Viața ca o pradă*, Curtea Veche, București, 2010.
- Sartre, Jean-Paul, *Les Mots*, Gallimard, Paris, 1972.
- Sartre, Jean-Paul, *Situations, II*, Gallimard, Paris, 2012.
- Sasu, Aurel, Vartic, Mariana, *Romanul românesc în interviuri*, Minerva, București, 1986.
- Simion, Eugen, *Portretul scriitorului îndrăgostit – Marin Preda*, Semne, București, 2010.
- Spiridon, Monica, *Marin Preda: Paradoxul despre actor*, Scrisul Românesc, Craiova, 2009.